

Muselée

Le bout de vie, oui le bout de vie, ... il y a en chacun de nous quelque chose de ridicule qui définit notre routine. Quelque chose ! Ce truc de vraiment bizarre parfois, un événement malheureux, une maladie, un mariage, une naissance, un divorce... quelque chose monsieur ! Les gens, ... ils disent que je n'ai pas l'âge pour penser ainsi, et surtout pour être ici en ce moment. Mais je vous en conjure j'ai mal utilisé mon verbe ! Cet accessoire ne m'a servi qu'à beaucoup raconter.

- Quel est votre nom ?
- Raphe !
- Raphe qui ?
- Raphe tout court ! ce sera Raphe pour vous monsieur !
- Enchanté ! plutôt plaintive ?
- Hein ?
- Pourtant très bornée !
- Ils le disent souvent, ...
- Où allez-vous ?
- Là-bas normalement !

Chez moi c'est au centre enfin je crois. Petite le prof de géographie nous a dit que nous étions à cheval. Je lui en veux, depuis ce jour je souffre d'un mal de dos chronique. Le cheval n'a jamais cessé de galoper. Mon pays est très connu, le mec-là qui exécute la danse du serpent, celui-là ! Il est connu. On l'aime, on aime notre musique ! Autant qu'on pense que je sois née sur un champ de mine, ... boom et tout explose ! Il y a souvent de guerres, de très longues. La guerre est plus vieille que moi. Les parleurs de la route disent peut-être, effectivement, peut-être que cela prendra fin. Ils disent l'unité nous manque ! Voyez-vous ? Cette forme de guerre que l'on ne saura jamais bien expliquer à un rejeton. Cette guerre-là est revenue plus d'une fois à la conférence.

- La conférence ?
- Oui je reviens d'une conférence sur les conflits armés, il y avait beaucoup d'hommes d' pouvoirs, plein de blancs qui veulent nous aider.
- Vous êtes dans une cellule diplomatique ?
- Non. Je communique les stratégies, ça raconte beaucoup dans ce milieu-là !
- Les femmes comme vous... Des enfants ?

- Non. Pas mariée, rien.
- Mystérieuse, comment allez-vous ? je veux dire vous me semblez assez vide, ...
- Écoutez ce qu'elle dit, il ne faut rien dire. Pff ! j'ai juste envie de quitter cet endroit.
- Alors dites-moi !
- Quoi ?
- Ce vide, ... désolé je vous agace.
- Que voulez-vous savoir ?
- La cause du vide ! Vous avez l'air très jeune.
- Le vide est le vide ! Ce n'est rien, j'ai beaucoup vécu en risque, ...
-

* * *

Alors, ...Bon !

Le vide est sensé traduire une tristesse ou une angoisse, moi je suis calme. Un peu de juste calme et de beaucoup de lâche-moi. Au fond je voudrais vraiment discuter. Parler c'est bien ce qui nous manque pour obtenir ce que l'on veut, du moins ce que je souhaiterais avoir. Je vous laisse deviner. Le champ vous sera réduit, vous les plus de quarante-cinq ans pensiez que vous ressentiez tout comme de surhumains. À vingt-cinq on peut également détester respirer. Ça va de soi! Alors pourquoi vais-je extérioriser ce vide! C'est mieux si l'on ne lit pas grave. Et puis je suis fatiguée moi! Aucune chance de pouvoir comprendre. C'est une discussion perdue d'avance!

- Un esprit révolté!
- Je vous le fais pas dire.
- Que lisez-vous?
- Toni Morrison ! Je ne le lis pas encore je le sens, et puis merde ! puis-je seulement rentrer chez moi ?

C'est plus important à ce qui paraît !

- Quoi rentrer chez soi ?
- Non! Tout emmerder! Vous devrez me dire comment évoluer Raphe.
- Je sais ! Abandonnez Monsieur.
- Mon collègue italien viendra demain, ensemble nous arriverons peut-être à vous exorciser!
- Ça ne marchera pas!

Je n'ai pas envie de me retrouver face à deux beaux génies qui avaient la face surfaite ! Non. Moi j'suis fatiguée! Rien à foutre quoi ! Le genre de truc à refiler la dépression ce mec! Et ça suffisait pas qu'il prévoyait de me ramener Luciano Pavarotti. Bref! Les psychologues c'est de l'argent à jeter. Ah! Mais ces vivants ça rigole pas côté note! Ils devraient être appelés de noteurs ! Ils veulent nous faire gober qu'ils ne savent rien! Et qu'ils ne guérissent pas les douleurs les mythes ils appuient où ça fait très mal. C'est pas humain. C'est une sorte d'automate à qui on demande de presser le buzzer. Vrrr! Tu es mal parce que ta mère a crevé à cause d'un putain de cancer de sein. Vrr! Ta douleur ne la ramènera pas, tu fais avec.

Ils sont sensés m'aider à aller mieux! Je vous jure la première fois que j'ai fourré mes pattes dans ce cube, j'ai senti le suicide. Ça une odeur de mur mouillé et de vieux livres. Personnellement, les suicidaires ont un sacré odorat. À mon âge c'est pas fréquent de voir un bonhomme soigné dans son bureau pour noter mon silence. Il n'a que ça à faire. Les consanguins-là m'ont foutu dans une grosse merde ! Mtsium... puis ça n'existe même pas en Afrique. La mauvaise nouvelle est que je suis obligée de me présenter et l'autre mauvaise nouvelle c'est que je ne sois pas dans la possibilité de refuser à défaut de rater une belle expérience demain! Enfin c'est ce que Monsieur disait.

- Écoutez! J'ai le droit de dire non ! J'aimerais aller marcher, n'importe où! Mais plus ici
- Faisons un deal ! Si vous venez demain! Hein... Je vous libère. Toute façon vos séances ne nous avancent à rien !
- Justement demain! Oh Dieu du ciel! Merci, Demain à la bonne heure ! Je suis déjà très ravie d'avoir fait votre connaissance Monsieur.
- Commencez par... être... madame!

Je n'avais pas de l'entendre finir sa phrase. L'idée de boucler ces affaires avec Monsieur me titillait. Enfin, il était là ... la liberté de vivre mes mots comme je le veux. On devrait y penser souvent ; Les souffrances sont faites pour être ressenties et vécues comme telles, de cette façon-là, c'est beaucoup plus normal. Il me rappelle que je les habite et ça fait mal. Monsieur ne se rend pas compte de tout ce que je souffre quand il m'incite à articuler les tenants et les aboutissants. Quelques noirs s'en vont chez les blancs! Le matin ils font la marche avec un café à la main et ils se prennent pour de petits blancs. Et quand ils dépassent le DEA pour embrasser le doctorat c'est le tsunami. Les mecs quand ils se ramènent au ghetto ils chérissent une phrase en bouche: Attention je suis un Docteur ! Les boulasses! Ils savent pas qu'autour d'eux il y a la vraie vie. Ils vivent pas ces gens-là.

Monsieur aime trop poser de questions auxquelles je n'éprouve aucune raison de réponse. Mais demain, je sais que tout ceci s'arrêtera. Je dirai à mon paternel que le psy a trouvé la voie de l'intelligence. Que je l'aurais aidé à avoir une vraie passion dans la vie: Parler aux murs et noter le silence. Ça ne devrait pas trop le choquer. Lui aussi écrit tout le temps pour ne rien dire.

Ça me crispe toujours de rentrer à la maison. Ils me regardent à l'entrée avec un air très inquiet. Ma mère elle file souvent cette question avec un air très épuisé. Elle espère qu'un jour la vie que je souhaite me surprenne à pleine couture. Je lui rappelle aussi souvent notre continent. On

est en Afrique, on règle nos problèmes à sens unique, avec une communication plutôt linéaire, on parle avec un esprit suprême... genoux bouffés par le grain de sable. On baisse la tête parce qu'on a honte du monologue et on ferme très fort ses yeux pour être sûr que personne ne jugera bizarre. J'aime beaucoup ce scénario. Comme ça on sait que la vie est un grand film. Putain ce que ça fait du bien ! On serait tous psy sans le savoir.

Roule! Roule !,

je devrais plus traîner dans le parage, ce serait une manœuvre stupide. Demain est un grand jour.

Sur la route j'étais prête, je savais pertinemment bien que personne n'accepterait ma décision. Moi j'étais fatiguée. Je comprenais les besoins des autres et je tenais mordicus aux miens. Mes parents sont chrétiens. Moi aussi. Dieu nous a dicté une façon de vivre. Mais je suis persuadé qu'il me comprend.

Je retrouvais la porte de la maison avec un souffle déjà coupé. Ma mère m'avait donné le dos quand elle a senti ma présence. Elle n'a rien dit. Silence de mort! J'ai compris d'où me venait ce talent de mime. Elle avait un tic de langage quand quelque chose la blessait; elle répétait ok autant de fois que cette plaie restait béante. Elle ne l'a prononcée qu'une fois cette fois-ci alors que je rejoignais ma chambre avec un sourire de clown. Ce tic ne ressemblait en rien aux habituels. Elle était sûrement très blessée.

- Ok !
- Je sais. Ça ira.

Cette nuit-là, j'avais réfléchi ! beaucoup ! La chose avait décidément pris le dessus. Je tapais ma main sur ma poitrine, à une vitesse incontrôlable. Je me disais que c'était bon, je me disais que c'était mieux. Et je me rassurais vainement : c'est bon Raphe, c'est bon. Tu as tenu ! Tiens encore. C'est bon Raphe. Jusqu'au petit matin le sommeil n'avait pas préféré qu'on se rencontre. Il avait bien fait ! J'ai eu le temps de tout préparer.

D'ailleurs avant toute chose je dois penser à arranger ma calligraphie.

Il était 7h du matin, il n'y avait personne au séjour. J'ai pris la peine de sortir, ils avaient peut-être besoin d'être prévenus, mais ce n'était pas mon travail de réveiller. Je déteste ce verbe ; réveiller. Ça pleut d'audaces. J'ai pris la route principale pour faire un détour à la grotte. À ces heures-là ceux qui viennent demander à l'esprit suprême quelques billets de dollars_ parce que chez moi on adore les dollars américains_ sont tous presque partis. J'ai donc un espace libre. Il faisait très froid. La dame dans la grotte devrait avoir froid. J'avais un foulard vert émeraude. Il n'y avait pas de grain de sable, alors j'ai pris la position de tous les hypocrites, je lui ai tendu la main et j'ai dit « prends, tu dois avoir froid. Ton fils me comprend et peut-être que si je le revois, j'aurai un peu de chance de m'expliquer... tu porteras le cadeau d'une vieille amie. Il ne me refusera rien ».

Le bureau de Monsieur n'était pas loin. J'avais fini de faire mon monologue que j'y allais à toute allure. J'étais droite. J'ai même fait un chignon ! Ils étaient deux ce jour-là ! Il n'était pas seul Monsieur, Luciano Pavarotti était de la partie. Je suis entrée et il m'a vu en premier. J'aurais parié qu'il me saluerait en Italien ! Pff... c'était un aliéné. Il m'a dit très poliment Bonjour ! Son timbre de voix était italien oui, j'ai bien fait de penser à Pavarotti. Mais non son timbre me rappelait la voix de Dieu, de Bocceli. Je lui ai répondu avec enthousiasme Bonjour ! Que j'étais ravie de l'avoir connu. Qu'il ne me reverra plus et que c'était la vie. Il sourit. Monsieur était écarté de la discussion ! Je ne le voyais plus ! En cet instant il ne m'intéressait pas ! Luciano Bocceli Pavarotti si, il était prêtre.

En fin de la discussion, il m'a dit quelque chose d'ontologie. Il a eu le culot de me demander la conception de la vie. Je lui disais que la vie, c'est l'époque avant le Big Bang ! Que c'était l'orbite de chacun. Il me rappelait mon âge ! Il a dit 25 ans ! Tu as tout le temps de brûler tes peurs. Tu as toute la force pour te battre. Non ! C'est faux je n'avais plus de force. Il m'a finalement posé l'ultime question ! Il voulait tout savoir !

- Pourquoi Raphe ?

- Parce qu'aller voir un psy en Afrique c'est ridicule. C'est même pas un vrai métier!
- Soit! Pourquoi Raphaëlle?
- Je m'appelle Raphe!
- Raphe, les médecins disent que c'est possible de te maintenir! On a juste besoin d'un peu de pousse. Juste un peu allez! Je vous promets qu'on vous fout la paix. On a tous réellement besoin de vous...
- Je ne crois pas que l'heure soit à la négociation! À la bonne heure il faut se conformer à la mode.
- Quelle cruauté!
- À César ce qui est à Raphe. Écoutez monsieur! Ne gâchez pas tout! Moi je suis là pour arrêter toute cette comédie. Alors ne me faites pas regretter mon temps! Sauf votre respect! Faites un document qui atteste que vous avez tout tenté! Affaires dans le placard!

Il m'a regardé droit dans les yeux. Il a tiré une feuille très blanche et à commencer à écrire. J'ai vu Monsieur se levait, furieux, et prendre l'enveloppe contenant sa paie pour ces sept derniers mois de silence. Il me la remettait et me disait que mes parents ne méritaient pas cela. Que je ne connaissais pas le vrai sens de la vie. Si Monsieur, je la connaissais! Mais je ne voulais pas faire attention à sa fureur mal placée. Il n'avait pas le droit de juger de cette manière.

Je retournai mon regard vers l'autre, moi aussi j'étais blessée de ne pas prendre mon insolence avec des pincettes et de comprendre. Je lui disais bientôt que c'est ce qu'il y a de mieux, pour la première fois, je parlais vraiment sans insulter mon têtù d'interlocuteur.

- Vous êtes prêtre vous devriez comprendre. Je ne suis pas une chance ! C'est vrai que c'est cruel, même très cruel. Mais j'en ai besoin. Le monde ne me comprend pas, je connais la valeur de la vie, c'est pourquoi je veux me donner une chance d'en avoir une autre. Je vous en prie, écoutez ! Je ne dors plus ! La nuit je les entends ! C'est là qu'il faut que je sois. J'ai mal de rester ici, pas ici. Ça n'a rien à avoir la maladie. C'en est juste de trop. Le monde a eu raison de moi. C'est bon maintenant ! C'est bon ! Je vous prie de signer ce papier et de me laisser partir !

Il a dit ok ! Ce qui m'a tétanisé. Il était un peu trop sûr à mon goût. Je n'avais rien dit que je n'avais jamais prononcé. Il aurait dû le savoir. Je suis assez pantoise ! Effectivement, il se n'était pas tu. Il voulait qu'on fasse un autre deal. Il me demandait combien de temps il me

restait avant de partir. Je lui disais une dizaine. Le temps de distribuer mes affaires. Vendredi 15 janvier. Vendredi avant-midi. On avait donc 12 jours devant nous.

- Vous dites que le monde a eu raison de vous n'est-ce pas ? Eh bien j'ai besoin de comprendre. Je ne signerai ce texte que si vous me parlez correctement ! Ça inclut les détails madame !
- Non !
- Si ! Vous avez besoin de cette signature et moi de vos détails. C'est l'un sans l'autre dans la totale impossibilité ! Vous serez ici tous les jours jusqu'au 10 dixième jour ! Le 11^e jour, je reculerai vos derniers vœux. Et le 12^{ème} sera votre meilleur jour Raphe.

J'étais énervée. Il avait joué avec mes nerfs. Pourtant c'était vrai ! J'avais besoin de cette signature. Sinon aucun humain ne me prendra comme je le veux. Non d'un chien d'Rue, il est ennuyeux ce vieillard.

Jour 1

Il n'était pas au bureau ! Monsieur non plus ! c'est effarouchant, le cabinet était vide. Sauf un grincement de table qui attirait que trop peu mon attention. J'étais vêtue en noir. Depuis le faux deal avec le veillard je m'étais décidée à mettre tout le monde dans le bain. Je m'habillerai en noir, jusqu'au 12^e jour. Le bruit devenait agaçant ! je me retrouvai à chercher d'où il provenait. Luciano Bocceli Pavarotti était là ! Derrière la petite pièce qui donnait vers le monastère. Il rangeait une assiette de pain avec un bol rempli de beurres. Il me regardait et faisait sa première petite note d'opéra, Bonjour ! venez !

- Alors Raphe, vous aimerez prendre quelque chose ?
- Oui, la lettre et la signature. J'aimerais bien voyez-vous !
- Vous n'êtes pas obligée d'être si désagréable ! Ce n'est que du pain !
- Qu'est-ce que vous voulez à la fin ?
- Raphe, la vie se donne et elle se perd ! Elle ne s'écourte pas. Réfléchissez assez ma fille ! Pourquoi voulez-vous partir ? Pensez-vous que tout sera bien où vous entreprenez de partir ?
- J'irai là où coule le lait, le miel et le vain.
- Hun ! Les écrits bibliques ! Vous croyez en Dieu apparemment ! C'est très bien. Dans ce cas, je trouve judicieux que vous sachiez qu'il n'admet pas tout ma jeune dame. Et vous n'allez surtout pas me sortir un récit dramatique à la noix. Peu importe ce que l'on vous a fait, je vous préviens de revenir sur vos décisions.
- Vous ne savez rien !
- Alors dites-moi !
- Pathétique, vous êtes pathétique ! Vous ne devriez pas parler ainsi comme si tout était logique ! Votre Dieu ferait mieux d'être d'accord avec moi, il est très injuste ! Les premières personnes qu'ils devraient punir sont ceux qui font du mal aux gens ! Ça ne devrait pas arriver de souffrir à cause des actes de l'autre. Il est quand même tout puissant. Je m'en vais. Ça sert à rien !

Pourquoi est-ce si difficile la faculté de comprendre pour les vieillards ? Nos sentiments paraissent moins valables à leurs yeux. Ils pensent tout savoir. C'est démoniaque !

Beaucoup plus démoniaque que ce que je ressentais. Je me levai pour partir que l'envie de vomir était bien plus forte que mes jambes tremblantes de colère ! Je vomissais sur la terrasse !

Bientôt les vomis laisser place à un liquide rouge que les humains appellent sang. Luciano paniquait et voulait appeler ma mère ! Je le suppliai de ne rien faire ! Que je me reprendrai ! Je lui demandai de l'eau à la place. Après plus de trois ans ! J'ai senti une grande émotion traversait mon corps ! C'était le déclic d'être sur la défensive ! C'est lourd ce poids de la conscience ! Très lourd à porter. J'ai fondu en larmes tête contre du bois noir de la table ! Je m'appuyais sur la table ! Ma blouse couverte de sang ! Je le suppliai d'arrêter !

- Vous pensez que je ne tiens pas à la vie mais c'est faux ! J'y tiens ! Mais ils sont tout le temps là ! Tout le temps ! Je ne dors plus. Je ne ferme plus les yeux ! Ils sont toujours là. Ils m'ont rendu comme ça ces hommes, ils m'ont tout pris.
- Quels hommes ?
- Ce n'est rien !
- Raphe ? Je vous supplie, parlez-moi !

Je cognais ma tête contre ce bout de bois. Les paroles que je venais de prononcer étaient enfuies en moi. Une folle émotion de trop m'avait rendu faible. Le psy était très bon observateur ! Il avait fini par mettre sa paume de main au lieu où je me frottais pour amortir le coup. Il ne disait plus rien et m'avait pris contre son abdomen ! Et un silence s'installa. Je m'étais accrochée à son pull-over ! Si fort pour me persuader de tenir encore debout ! Une dernière fois ! Il ne savait pas que les sanglots de la colère sont souvent la démonstration d'une faiblesse jamais dévoilée. Je me rappelais ce jour-là, pourtant je l'avais fichu aux oubliettes. Je les revoyais cette fois-ci, tous les trois en pleine journée. Ces hommes qui m'ont fait du tort ! Qui m'ont ôté ma vie ! Je le revoyais lui ! Particulièrement maudissant mes entrailles. J'ai vu le crachat sur mon visage.

Le deuxième jour, je ne voulus pas sortir. Les souvenirs m'avaient terrassée. J'avais beaucoup trop mal sur le bas. Une douleur insupportable. Ma mère n'avait pas fermé l'œil à mon chevet. Je ne voulais pas me rendre à l'hôpital. Ça me rappelait trop de choses. Elle ne disait plus grand-chose cette femme.

La nuit du troisième jour, je lui annonçai que j'sortirai le lendemain. Je me rendrai au cabinet
Parler à l'étranger

Avec les jours qui filent ! Je n'aurai plus rien à perdre.

Elle se décidait de ne plus objecter mes propos. Elle acceptait tout bonnement le chapelet à la main. Mais si les jours filaient à une vitesse éclair. Le troisième jour arrivera, je ne bougeai pas de mon lit. Les yeux fixés vers le ciel, je cherchais le courage, les bons mots.

Je n'ai jamais approuvé le spleen. Je suis une pure réaliste. Je ne suis pas vide, je sélectionne dans la nature. Et c'est tout.

Le jour d'après, j'avais tout trouvé sauf cette petite graine de force. Elle n'apparaissait pas. Je tournais tout en boucle, mon chapelet, mon crucifix. Je détestais croire une quelconque libération. Je ne voulais voir personne, ni même me voir. je suis restée couchée, le jour d'après, les deux autres d'après, les cinq autres jours d'après. Un pur gâchis. J'avais trouvé au fond de l'armoire qui contenait les plus belles tenues d'autrefois, un bouquin de Shoukei Matsumoto m'attirait, ça aidait à nettoyer l'esprit en nettoyant son environnement.

Alors je lisais, je rangeais, je pensais, je trainais.

Il me restait deux jours ! alors je me décidai à voir l'italien. Je venais de consumer plus de 230 heures.

Jour 10

Je regardais droit dans le miroir placé au bout de ma chambre, je ne me regardais pas plutôt une jeune femme de 25 ans. La peau ébène aux cheveux crépus retirés en arrière couvert de traces de la terre. Je me touchais rarement, je n'admettais plus la chaleur humaine en moi. La femme noire qui se tenait devant moi était sur la dérive. Les yeux remplis, pâlis, enragés, fatigués, Cette femme n'a plus rien gardé, elle se préparait à franchir une dernière cape, sûrement la plus importante de son bout de vie.

J'avais mis une robe noire en velours pour l'occasion, une très longue jusqu'à la cheville. Je savais que j'avais besoin de cette fausse fourrure, l'objectif du jour me glaçait le liquide. Il ne faisait ni froid ni chaud. L'univers était aussi bizarre que moi. La nuit, ils ne sont pas venus. Enfin je ne les avais pas vus, j'étais sous sédatif. J'ai dormi, une minute, et le matin était déjà là. Je ne les ai pas revus... j'apercevais le monastère de loin, je voulais éteindre le feu de la rage, ralentir mes pas, impossible! Ils avaient l'air de m'attirer comme un aimant. Je me résolvais d'y aller. Je ne perdais rien!

Luciano me donnait le dos dans son cabinet, il se tenait près de l'étage où étaient placés de livres et quelques recueils de récitals aux saints et aux archanges. J'aimais particulièrement celui-là qui tient une fourche! Il est intéressant. Luciano tenait un livre très vieux qui ressemblait à *Codex Gigas*, ses lunettes de vue touchaient la pointe de l'arête! Il faisait un mouvement bizarre comme s'il cherchait un mot qu'il ne savait plus lire. Je l'observais, appuyée contre la poutre qui soutenait le toit au milieu de la pièce. Il savait que j'étais là, c'était un jeu de qui parlera le premier. Il vaquait à ses occupations à ma présence comme un exorciste qui pressent un esprit malveillant mais décide de se balancer sous son fauteuil. J'ai soupiré et pour la deuxième fois, j'ai parlé.

- Connaissez-vous la meilleure définition de la faiblesse?
- Vous allez me dire...
- Le silence!
- Mhmm! Donc il y a pratiquement 7 minutes, nous étions des hommes faibles! Et maintenant...
- Je devais avoir entre 22 et 23 ans.

Oui ! Il fallait que j'écourte son long discours. Il risquait de me sortir une bourde qui me sortirait de mes gongs. L'essentiel devrait être fait. C'est tout. Luciano est un homme extrêmement calme. Normal, il n'était pas marié, enfin les prêtres sont censés observer les lois divines. Pas de femme, pas de stress.

Il était ok. Il avait réajusté sa chaise. Le corps redressait! Il était ok!

J'avais décroché difficilement mon diplôme de licence en sciences humaines et sociales. Le médecin de mon paternel nous a prévenu d'un grand changement, son œil gauche ne voyait plus, il souffrait et bientôt l'peu qu'il gagnait ne suffisait plus. Il gagnait des miettes soit le triple d'un petit déjeuner français. Moi je regardais, je ne savais pas quoi faire, je ne pouvais rien faire. Ma mère me persuadait de trouver un boulot, je pense que j'étais la quinze millième chômeuse au Centre. Je savais que je voulais continuer mes études, mais il n'y avait pas que moi. J'avais de petits après moi, mes parents en ont eu un peu trop. Ces petits bout d'humains ne fréquentaient plus l'école. Je devrais faire quelque chose! Alors je suis allée au combat, une centaine de jeunes pour une douzaine de postes particulièrement abaissants.

Le concours était ouvert par le ministère de l'emploi, il y avait quelques appels dans de domaines qui n'étaient pas mon dada; audit, responsable informatique, les métiers des hôpitaux, sages-femmes. Je ne connaissais rien de tout cela sauf un métier de webdesigner, je ne savais rien de bon. Enfin, j'utilisais photogrid à bon escient, je me suis dite qu'ils auront parfois besoin d'une expertise en collage d'images. Alors j'ai postulé, mais en vain. Je n'étais pas prise, je n'avais aucune expertise.

Sur le chemin de mes démarches dépourvues de chance de réussite, j'ai réfléchissais. Les sciences humaines m'avaient permis à jauger le monde. J'aimais les études de communication, maintenant je sais plus à quoi elles servent. Je réfléchissais sur comment les chiens de garde nous protéger, je pensais à la guerre. À la nôtre précisément! Il y avait beaucoup des jérémiades et peu de résolutions, leur réflexion tapait à côté, plus près de la broutille.

Autrefois, je parlais, beaucoup. Je m'étais résolu à faire le métier de la parole. La magie de la voix, et j'ai vite décroché un emploi dans une station radio pour femme. L'humaine qui m'avait embauché me payait 30 pitoyables dollars américains; le prix d'un jeans Lévi chez moi au centre. C'était insultant, en même temps je ne pouvais pas refuser.

Le 23 avril 2017, une délégation étrangère a rendu visite à la station, elle faisait la ronde. elle s'imprégnait de la situation. L'un d'eux m'a regardé et m'a salué. J'avais très faim, ah ! Je parie

qu'il l'a lu sur mon visage. J'avais envie de croquer dans quelque chose! Il a dû comprendre que son visage ne faisait pas cet effet-là. C'était une histoire de ventre. L'homme m'a regardé. C'est alors qu'il m'a posé une question stupide ! « À quoi je pensais ». Je lui ai répondu à la dérive. Que je pensais à la guerre, je lui racontai ma stupide stratégie. Je lui ai raconté aussi une histoire farfelue sur la sécurité et les quartiers-sûrs. Je lui disais que le modèle idéal de lutte contre l'insécurité est circulaire, quelques paroles en l'air en lien avec la tradition de chez moi.

Il me semblait intéressé, enfin il hochait la tête quand j'ouvrais ma bouche. En fin de ma leçon magistrale, il me tendit une carte de visite. Il m'a prévenu d'être à l'heure lundi 25 Avril.

Je ne comprenais plus pourquoi il avait porté son attention sur une perche comme moi. Cependant, quelque chose me disait que ma vie ne serait plus la même. Le soir à la maison, j'ai eu une discussion avec ma mère. À l'époque elle ne m'accordait pas plus de vingt minutes. Je n'étais pas l'idéale qu'elle avait mis au monde. Elle disait que je n'étais pas assez coquine, que je devais faire objet de moquerie à l'université. Et si cela arrivait, ce n'était pas la faute des autres, mais la mienne. Elle disait également qu'il serait mieux que je reste auprès de la routine familiale. Que si un homme s'aventurait à m'épouser, il le regretterait. Pouffer de rire! Chez moi au centre le mariage est très important. Moi ça ne me disait rien ce piège! Je voulais gagner de l'argent, une somme uppercut, même pour elle.

J'avoue que je suis de nature désagréable avec elle, c'est parce qu'elle m'a beaucoup blessée. En famille, j'étais la moins bonne, la meilleure en classe et la moins que rien dans tout le reste. Mais alors, existe-t-il un humain pour qui les étoiles se sont alignées ? Il doit être chanceux. Bref! À la date prévue, je me présentai à l'heure. L'entretien tournait vers un voyage de formation, avec les autres humains d'autres horizons qui réfléchissaient comme je le faisais. J'étais excitée et je dis oui sans réfléchir.

Je la tenais enfin, cette chose qui me fera respecter auprès de miens. Je parlais avec arrogance « je suis participante à une formation internationale sur la sécurité ».! Et ils étaient stupéfaits oui véritablement. Le jour de mon voyage. Ouhlà le stress, je n'avais jamais pris l'avion auparavant ! Je regardais autour de moi comme si je jouais à un jeu de reconnaissance d'objets cachés.

À mon arrivée, j'étais la petite dame de 23 ans la plus heureuse, J'avais un super début aérien. La ville qui m'a accueillie était particulière, avec des humains très particuliers avec une brutalité

langagière qui frôle l'insolence. Que de l'hospitalité en tout. La formation de 72 heures était une didactique pour moi, mais j'avais gagné ma place grâce à ma grande gueule.

À l'issue de ces trois journées, une résolution laissait penser à la création d'un comité de suivi de limites sécuritaires franchies, puisque j'étais du centre, ma personne liée à la guerre flattait tout le monde. Ils ont forcément eu l'idée des migrants du camp ennemi. C'est drôle, au Centre, le Méli-mélo a atteint son paroxysme. J'étais retenue vice-présidente de ce fichu comité. Une belle carrière entre deux avions m'attendait.

Le mois qui suivait, j'avais pris quatre fois l'avion pour six destinations différentes. Mes retours étaient accueillants, et je discutais plus d'une heure avec ma mère. L'essentiel était là, je ramenaient beaucoup d'argent, après j'avais noué de relations particulières avec de grands hommes politiques. J'étais la petite travailleuse, le bel exemple du féminisme.

Mais ce jour-là, lors de ma dernière conférence au mois d'Août 2017, les choses se sont passées comme déroulette! Vers la soirée, j'ai reçu une note de la part d'un travailleur de la place. J'étais appelée auprès d'un humain puissant. Je ne discutais pas les ordres, j'étais ce qu'on appelle une bosseuse. Arrivée aussitôt, on me recut avec une question qui provoque

- Êtes-vous féministe?

Je rigolais, parce qu'entre nous je trouvais que c'est de la pure pacotille cette histoire de féminisme. Je lui dis que non que je n'en étais pas une. Je trouvais ce mouvement déplacé et insultant l'être femme. Pourquoi on ne parlait pas de masculinisme? Pourquoi créer de l'écart? Non, je suis humaniste, je lui dis fièrement que le combat de la femme était un combat d'humanisme. Je lui rappelais mes préceptes. Je voyais les femmes comme des humains qui prouvaient leur essence, je vois toujours les femmes comme des êtres dominants de qui la pratique du choix relève d'une grande preuve d'existence comme humain. Je n'acceptais pas ce concept de féminisme, pour moi c'était une grande démonstration de faiblesse. Nous sommes humains, de minuscules particules dans la galaxie, de microbes qui pensent et dominent au même titre que tous les premiers dominants.

Il ricanait, mais je ne saisisais son intention. Alors je lui ai prévenu de la mienne, celle de quitter la pièce. Il a dit non. En même temps que j'insistais que de deux êtres humains de la ville qui m'accueillait entrer dans la pièce. Et l'humain qui m'a fait appeler continuer de rire. Il a dit « hey ! Nous avons à faire une végétarienne humaniste ». Il a brusquement changé d'air. Il était hautain et piètre. Il s'est approché de moi et m'a ordonné de me dévoiler. Je ne bougeais

plus. Ce que ma tête avait arrêté de réfléchir. Je ne trouvais aucune résolution, que voulaient-ils faire ! Pas ce à quoi je pensais au bout des ténèbres. Il a créé l'espace et se retirer, ses yeux balayaient mon corps de la tête à l'orteil. Je froissais mon visage, et je lui dis que j'étais là pour travailler que j'avais toute une famille qui comptait sur moi. Je leur ai demandé, aux trois humains, de me laisser partir, rien que de ceci ne franchira les murs avec moi.

L'un d'eux s'est rapproché de moi, et m'a tiré les cheveux. Il a rapproché sa bouche de mon visage, et il a craché trois fois et m'a foutu au sol. En ce moment j'avais compris, qu'il n'y avait pas d'issue. C'était ça le système. Ils vous font toucher les nuages et vous promettent d'atteindre les étoiles. La chute est rabaissante, presque mortelle.

Je voulais me gargariser de ces marques d'impuissance sur mon visage, mais il a arraché une mèche de nouveau. Il m'a dit de rester tranquille, tout doux ! À côté du lit, il y avait une cage. Elle ressemblait à une grande maison de volaille. Le cracheur m'a dit de me dépêcher de me dévoiler et d'y entrer.

Non ! Je ne le pouvais. Pas jusque-là, je me résolvais à me battre. Soit je tue ou je meurs, mais ils n'abuseront pas de moi. Non ! Pas jusque-là. Ils m'ont traité d'une tête de mule, l'autre spectateur était furieux. Il a dit qu'il s'impatientait, qu'il avait payé beaucoup d'argent, et demandait à être remboursé. Le premier qui m'a fait appeler s'est accroupi pour atteindre mon oreille. Il m'a dit que si j'agissais en fille dressée, si je suis docile, alors dès mon retour au Centre, j'occuperai un poste important au sein du secteur de la communication. Décidément ! Il avait piétiné mon honneur et je ne le tolérais. Tellement que je lui donnai une gifle. Et tout était parti en vrille.

Petite chienne ! Ils m'avaient mis une muselière rattachée à une laisse. Ça me redressait horriblement la tête et le cou. L'un d'eux se précipitait sur mes arrières, le réflexe était naturel j'ai donné un coup violent avec ma jambe. À l'instant j'ai senti une lourde décharge sur mon crâne, ça résonnait dans ma tête. Quelque chose d'obscurcissant. J'avais très mal, je venais de subir un énorme coup sur la tête pour me tranquilliser. J'étais sûre de crever à la minute, mais non je devais tenir. Au moins pour reconnaître ma faible existence, rester en vie. C'est fou, cette impression de mourir, elle est très forte.

On dit que quand on meurt, on voit la chronologie de sa vie défiler. Monstrueuse baliverne ! À la place moi j'entendis un petit son du SKA, un rythme en quatre temps, j'entendis une guitare

électrique! Ah oui! Pour me maintenir je pensais au Reggae. J'entendais « *Don't be afraid of atomic energy... cause none of them cannot test the time...* » en boucle dans ma tête.

Je ressentais la réalité au loin, j'avais ce corps étouffé de la bouche, de la poitrine et de jambes. Cette sensation me rappelait strictement un événement passé que j'avais oublié. Je me souvenais d'une tante, une cousine à Mère. Elle m'avait demandé avec ruse de jouer à un jeu. Le jeu du canapé sans culotte, ce jour-là elle aussi m'avait fait très mal, mais je ne dis jamais à ma mère, elle avait mis son index sur ma bouche et fut « chuuuut! Pas un seul mot sinon tu le regretteras ». Elle était hideuse en plus.

Cette sensation me rappelait que je n'avais jamais eu droit à la parole.

Des heures après, j'ai senti une présence tacite près de moi, j'ouvrais les yeux que j'apercevais une humaine avec qui je bossais. Elle m'a défiguré et m'a dit que je n'aurai pas dû être si têtue. J'étais fautive d'être insoumise, elle me racontait toute sorte d'ignominie. Enfin elle m'a retiré la muselière. Funeste geste !

À cet instant elle me retirait finalement ma parole. C'était symbolique. Cette muselière a emporté ma parole.

J'avais tout perdu, ma fierté, ma candeur, tout. J'ai laissé place au vide. L'humaine était exaspérée, « Mais dis quelque bon-sang! Tu vas attirer l'attention et ce ne sera pas joli pour toi. Tu as intérêt à te taire. Crois-moi Raphaëlle ».

Nous devrions déjà rentrer, alors elle avait fait mes valises. Autour de moi, les gens ne comprenaient pas ce qui m'arrivait, l'humaine près de moi racontait que j'avais pris un coup violent sous la douche, que c'était un accident qui va être réglé au Centre.

Arrivée chez moi, elle avait raconté ce même récit. Ma mère me regardait avec beaucoup d'intrigue, je lisais qu'elle pouvait comprendre ce qui se passait. Tout ce qu'elle pouvait faire était de chercher un docteur. Elle voulait être sûre, et elle l'était. Elle n'osait rien dire, sauf un ok. Encore un autre ok. La nuit je ne dormais pas, je ressentais aucune envie de fermer l'œil. Je le voyais tout le temps, j'avais ce crachat sur mon visage. Il sentait l'impuissance. Mère se mettait près de moi et me suppliait de parler. Je totalisais plus de neuf mois sans usage de la parole. Il me suppliait de parler. Alors elle alla au monastère pour parler à une cellule des psychologues. Les docteurs disaient que je souffrais d'une aphonie psychogène due à un traumatisme crânien, les psys parlaient d'un choc émotionnel. J'étais si livide.

Ça m'embêtait de vouloir me faire parler. Je ne voulais pas parler, mais j'écrivais à toute heure perdue. Je voulais me rendre justice. Quelquefois, je me mettais au milieu de la rue, attendant qu'un prudent conducteur perd son calme. Ça me n'arrivait jamais.

Un beau jour, l'un des psychologues avant Monsieur m'a demandé ce que je voulais. Je lui ai dit partir. Alors voilà tout, voilà pourquoi je vais m'en aller demain.

Luciano ne disait absolument rien durant mon histoire. Il a articulé quelques mots à la fin.

- Que feriez-vous une fois partie ?
- Je vais me rendre justice. Je suis sûre de ne pas y parvenir mais je dois essayer.

Je ne parlais plus au temps. Alors je lui faisais signe de signer ce foutu papier. Il a hoché la tête, signé le papier et m'a sortie sa dernière note. À bientôt Raphel! Je ne répondis rien.

je rentrais l'air préoccupée par le 12ème jour. Mes pas étaient lents. Tête baissée, je connaissais parfaitement le déroulement des événements, je n'étais plus sûre, j'étais déterminée à y aller. Jusqu'au bout.

La nuit transitant au 12ème jour, j'étais perdue. Pliée en deux contre le sol. Je prononçai quelques mots. Les plus forts de sens que je n'ai pu jamais prononcé.

Je ne voulais que vaincre la pauvreté. Je voulais avoir une meilleure vie, je voulais profiter, être heureuse une fois dans ma vie.

Les larmes coulaient à flot, j'avais arrêté mon conciliabule, mes larmes me suçaient toute énergie de chuchotement. Je les essuyais à la main, avidement. Comme pour me requinquer. Je rejoignais mon lit, je n'étais pas couverte. Je serrai dans mes bras le bouquin écrit par Alice Walker. J'aimais particulièrement l'histoire de Cécile dans la Couleur pourpre. Elle me rappelait moi.

Soudain! J'ai senti une piqûre, sur le rachis. Mon corps devint lourd, groggy, je n'avais jamais autant fermé l'œil. Et je n'eus jamais mon 12ème jour.

* * *

Maintenant, maintenant il faut que je rentre à la conférence. C'était un peu loin. Oh ! Qu'est-ce qu'il fait chaud.

- Vous savez où se trouve la conférence ?
- Non ! Je ne sais plus rien. Je sais juste que c'est là-bas... chez moi.

Raphe ! Raphaëlle ! Raphaëlle ! ...

- Ohw Raphaëlle ! je t'ai cherché partout ! Quelle frayeur tu m'as faite. Je t'avais pourtant prévenu de ne pas t'éloigner de moi Raphaëlle. J'ai vomé mon cœur. S'il te plaît, ne t'éloigne plus de moi. Désolé monsieur ...?
- Jean-Denis, enchanté madame !
- Monsieur Jean-Denis, vous me voyez désolée, j'étais si imprudente que j'ai perdu Raphaëlle de vue. Elle est un peu instable en ce moment, et c'est très dur de la ramener puisqu'elle ne parlait plus.
- Nous avons beaucoup discuté Raphe et moi. C'est une dame impressionnante !
- Parler, vous dites ? Raphe... parler ?
- Oui, c'est bien ce qui lui manque.